

passé qu'est replacé Saint-Evremond; son cas est perpétuel; il est présent, ici et maintenant. Son échec n'est-il pas l'accusation de tous ceux, de nous peut-être, qui nous sommes complu au rondeau aimable de la philosophie de la disponibilité: « Voici les fruits dont nous nous sommes nourris sur la terre!... » Ne retombe-t-il point comme la condamnation de ceux qui se scandalisent au souvenir que Luther fut l'adversaire d'Erasme? de tous ceux qui persistent à philosopher sur on ne sait trop quel personnage humain, issu d'une triple tradition grecque, romaine et chrétienne? Y a-t-il aveuglement politique ou trahison de conscience, dans une pareille association? Le livre si dense de M. Schmidt rappelle donc fort à propos et dans toute leur dureté, les rigueurs de l'élection. Plus encore qu'à leur première lecture, les feuillets de ce livre repris un à un, au gré des heures, aideront à épuiser la douceur des nourritures terrestres, jusqu'au fond de leur amertume.

H. CORBIN.

Le Paysan du Danube, par Denis DE ROUGEMONT (*Les Cahiers Romands*, deuxième série). Lausanne-Genève, Librairie Payot et Cie, 1932.

Le livre s'ouvre sur une très fine esquisse de géographie sentimentale. Aventure intérieure, voyage à tenter avec, pour guide, le journal de route d'un jeune philosophe — le mot pris ici en un sens impérieux. — De quoi s'agit-il? Sans doute peut-on le dire en trois mots: « Guérir de Descartes. » Or, « pour guérir de Descartes, il n'est que d'aimer un voyage »; par delà la sénilité vaincue des idées claires et distinctes, la jeunesse des métamorphoses. Laissons M. Truc parler de « brumes nordiques » et mettons nos pas dans ceux de l'auteur, sur le chemin qui mène au « Temple de l'Objet inconnu ». Sur ce chemin vont être confrontés Français et Allemands; mais pourquoi le Français

serait-il à tout jamais le bourgeois cartésien, qui se hérise au seul mot de « démesure » ? Allons donc ! Voici l'excellente occasion pour le lecteur de témoigner du contraire. Le livre de M. de Rougemont est rempli de choses essentielles, de celles qu'il est convenu d'appeler difficiles. Alors, c'est très simple ; on va se dire : « Cela, c'est de la philosophie », et l'on passera. Mais sait-on comment l'interrogation d'un douanier hongrois au voyageur qui a perdu les clefs de sa valise, peut sonner comme une insupportable interrogation métaphysique ? Monsieur n'aurait-il pas par hasard « l'Objet inconnu » dans cette valise dont il dit avoir perdu la clef ? Non, cette pierre philosophale, un prétexte, « une blague de passeport ». (cf. les pp. 112-113). Comment dire la puissance d'insinuation, le bouleversement où jettent maintes de ces pages, tour à tour vigoureuses et rêveuses, en demi-teintes, à condition que tout près de la jeune âme de l'auteur, pessimiste, enthousiaste, on accepte que le sentiment soit un paradoxe, qu'il « mesure une défaillance de l'être ». Un défaut à guérir ? Non, un inhérent de toute réalité. Ici vraiment éclatent les cadres où une synthèse laborieuse voudrait enclore la notion antique de l'homme et la notion chrétienne, pour tout dire : la notion latine et la notion germanique. Et voici du meilleur Kassner. « Le monde latin connaît un tragique aux arêtes de pierre taillée : conflits d'actes, de faits ou de droits, l'Europe centrale de ces choses « déchirantes » et sans nom qui font dans l'âme un bruit de vent mortel et caressant ; une qualité métaphysique et passionnée de l'« impossible », qui dans ce sens vraiment n'est pas un mot français. » (p. 21) Pourquoi au fond ? Il nous semble entendre la réponse dans cette vigoureuse, accablante opposition : « En ceci, le monde de l'Europe centrale est plus chrétien que le monde latin — si l'on considère ses manières de sentir et de penser — qu'il est essentiellement antithétique, déchiré (« déchirant ») et fondé sur cette vision de la réalité humaine : la vie

est manque et compensation de ce manque : contradictions et dépassement de ces contradictions. » (p. 22). Oui, le monde latin, le monde romain et tout ce qui en procède, en premier lieu le christianisme particulier qu'il s'est incorporé, est un « monde *sécularisé* jusque dans ses modes les plus intimes de souffrir. » La souffrance, il la repousse « comme le signe d'un manque à la loi. »

Dès ce prologue, où la succession des mesures maintient « l'accord sans résolution », l'on a entendu les motifs de l'ouvrage. Nous voici à Vienne, une nuit, avec Gérard de Nerval ; la promenade se prolonge, précédée du célèbre homard enrubanné, qui n'est pas sans causer quelques ennuis à la traversée des carrefours et au vestiaire du restaurant. Une soirée féérique, où chaque être s'exhausse jusqu'à la réalité du symbole, et cette féerie elle-même traversée de présences prestigieuses et bien réelles : Hofmannsthal, Elisabeth Schumann, Richard Strauss. Puis nous partons vers la Hongrie. Est-ce là que nous rencontrerons « l'Objet inconnu » ? Non, n'est-ce pas ? Après tout, c'est cet objet « qui me rendrait acceptable ce monde » ; alors, tout au contraire, à travers les solitudes, les ivresses de ce pays secoué de passion et de musique, il reste à éprouver que quiconque, toi d'abord, qui as le sens de la musique « tu as bien peu de chances de t'en tirer. »

Après ce mouvement passionné, le long *adagio* de la « lenteur des choses ». L'auteur s'est attardé en Souabe de longs mois, sur les traces de Hölderlin. A la clarté lunaire nous serons interrogés par Paracelse et Swedenborg... Mais le mouvement prendra une âpreté nouvelle, là-haut, vers le Nord, en Prusse orientale. Nous entrons de plain-pied dans l'actuel, parmi les hobereaux, les « junkers ». Que va-t-il se passer ? Mais tout d'abord que ferait d'éloges cette aristocratie terrienne qui ne sollicite guère « une admiration sentimentale ou esthétique » ! Par contre

recueillons le témoignage déposé contre les journalistes creux et les publicistes serviles, qui préfèrent oublier par qui furent payés les canons de Shang-Hai, pour dénoncer un milieu social dont ils ignorent absolument tout. La tourbe distinguée des salons, des propriétaires de la presse, des syndicats économiques, a beau jeu de tourner les colères contre une noblesse terrienne qui, dans son ensemble, reste étrangère au capital. Mais vraiment, est-ce bien du « progrès » que l'on doit s'autoriser pour critiquer la « féodalité » et lui opposer le taylorisme ?

Nous espérons avoir indiqué par ces quelques lignes la substance extraordinairement riche du livre de M. de Rougemont. Avons-nous voulu souligner une « expérience » servie par une vision directe des choses et aboutissant à un « enrichissement de la personnalité » ? Ce serait pour beaucoup un sensible éloge, et certes nous ne voudrions pas le ménager. Mais ce qui importe, c'est qu'en fin de compte, l'auteur se place, et nous-mêmes avec lui, sous le poids d'une situation précise, où d'ores et déjà nous avons dû nous décider. Le long accord de résolution ne pouvait pas être un accord libérateur, et le livre, nous allions dire la partition, est close sur un large mouvement mineur. Tâche de réforme et de rénovation ? Sans doute, et ainsi parlent les réformateurs sociaux. Mais tout d'abord quelque chose à être, la lutte pour ne pas accepter, car l'acceptation serait le *non* dit à Dieu, et dans cette lutte l'homme n'a pas à être le vainqueur, puisqu'il n'arrive à lui-même que parce qu'il n'est pas *seul*.

H. CORBIN.

Le vrai drame d'André Gide, par René SCHWOB (Grasset).

Parce que j'ai beaucoup d'amitié pour lui, René Schwob me permettra bien de penser que son étude,